

Le Genre et la Guerre dans les Hirondelles de Kaboul

Kshama D. Dharwadkar

Résumé

Ce roman court mais éloquent, écrit par Mohammed Moulessehoul, officier de l'armée algérienne à la retraite, pourrait bien être le messager d'une future littérature dont l'objet sera de présenter, en termes crus et sans compromis, la vie telle qu'elle est dans les cultures déchirées par la guerre et l'oppression du monde occidental asiatique et moyen-oriental, un monde où les dictatures, les groupes ethniques en guerre, les éléments religieux fondamentalistes, les invasions monolithiques, les privations, la barbarie et les climats rudes se sont combinés pour réduire l'humanité au point de la souffrance et du désespoir constants. C'est une histoire qui pourrait être comparée à l'excoriation de la guerre et de la religion de Voltaire, Candide, mais qui ne recourt pas à l'anodin de l'humour. Le cadre de l'histoire, Kaboul sous le régime des Talibans, invite à la comparaison avec d'autres capitales historiques dévastées par la guerre ou des régimes oppressifs : Jérusalem, Carthage, Tenochtitlan, Moscou, Dresde, Hiroshima, Belgrade, Bagdad. Kaboul est présentée comme un cadavre, une ville morte dans une terre morte. Une question sociale qui est soulevée dans le livre « Les hirondelles de Kaboul » est l'inégalité. Elle est définie comme la condition d'être inégalitaire ; le manque d'égalité ; ou la disparité. Dans le livre, l'inégalité entre les sexes est bien démontrée en tant que question sociale car il existe de nombreuses restrictions à l'égard des femmes.

Mots-clés: Genre; Guerre; Inégalité; Vie; Violence.

Ce roman court mais éloquent, écrit par Mohammed Moulessehoul connu sous le nom de Yasmina Khadra, officier de l'armée algérienne à la retraite, pourrait bien être le messager d'une future littérature dont l'objet sera de présenter, en termes crus et sans compromis, la vie telle qu'elle est dans les cultures déchirées par la guerre et l'oppression du monde

occidental asiatique et moyen-oriental, un monde où les dictatures, les groupes ethniques en guerre, les éléments religieux fondamentalistes, les invasions monolithiques, les privations, la barbarie et les climats rudes se sont combinés pour réduire l'humanité au point de la souffrance et du désespoir constants. C'est une histoire qui pourrait être comparée à l'excoriation de la guerre et de la religion de Voltaire, *Candide*, mais qui ne recourt pas à l'anodin de l'humour. Le cadre de l'histoire, Kaboul sous le régime des Talibans, invite à la comparaison avec d'autres capitales historiques dévastées par la guerre ou des régimes oppressifs : Jérusalem, Moscou, Hiroshima, Belgrade, Bagdad. Kaboul est présentée comme un cadavre, une ville morte dans une terre morte.

« Les terres afghanes ne sont que champs de bataille, arènes et cimetières. Les prières s'émiettent dans la furie des mitrailles, les loups hurlent chaque soir à la mort, et le vent, lorsqu'il se lève, livre la plainte des mendiants au croassement des corbeaux.

Tout paraît embrasé, fossilisé, foudroyé par un sortilège innommable. »
(Khadra 7)

Ce roman extraordinaire entraîne le lecteur dans la vie de deux couples : Mohsen, issu d'une famille de riches commerçants que les talibans ont détruite ; Zunaira, sa femme, d'une beauté démesurée, autrefois brillante enseignante, qui n'a plus le droit de sortir de chez elle sans être escortée ou sans se couvrir le visage. Leur monde est entrecoupé par Atiq, gardien de prison, un homme qui a sincèrement adopté l'idéologie talibane et qui lutte pour garder sa foi, et sa femme, Musarrat, qui a autrefois sauvé Atiq et qui se meurt aujourd'hui de maladie et de désespoir.

Le récit s'ouvre sur un événement qui est devenu à la fois un symbole et un archétype dans l'histoire du monde : la lapidation d'une femme. En apparence, il s'agit d'une déclaration morale, de la juste visitation de la colère divine sur le démoniaque, en l'occurrence sur une prostituée ; mais la prostituée est en réalité un substitut des femmes en général, puisque les talibans considèrent les femmes comme l'archétype du péché, la dépravation incarnée qui doit être couverte par la burqa et exterminée rituellement par l'acte purificateur de la lapidation. Le mollah rallie donc la foule en l'exhortant au nom de Dieu, convertissant le meurtre en une vision de châtement :

« (Son bras se tend comme un glaive vers la momie.) Cette femme n'ignorait rien de ce qu'elle faisait. L'ivresse de la fornication l'a détournée de la

voie du Seigneur. Aujourd'hui, c'est le Seigneur qui lui tourne le dos. Elle n'a droit ni à sa miséricorde ni à la pitié des croyants. Elle va mourir dans le déshonneur comme elle y a vécu. » (Khadra 15)

Les Hirondelles de Kaboul sont en fait les femmes de Kaboul, vêtues de leurs burqas bleu clair. Elles ressemblent à de beaux oiseaux, mais dans un renversement de termes, elles ont été présentées comme l'incarnation du mal dans le Kaboul des Talibans. L'auteur ne cesse d'affirmer, à travers sa description de la ville et de ses environs, que tout s'est inversé à Kaboul : les rues qui regorgeaient autrefois de petits marchés et de boutiques sont désormais vides ; les jardins colorés se sont réduits en poussière ; les rires et les conversations sont devenus des soupirs anxieux et des chuchotements effrayés ; les couples qui se promenaient dans la ville sont devenus des policiers talibans brandissant des bâtons et des couteaux. L'inversion est complète et irrémédiable. Il n'y aura pas d'avenir, pas de résurrection du bien, du sain, du vrai. La ville et son sol sont nécrosés, et rien ne sera plus jamais comme avant.

Ce jour-là, lors de cet événement, deux personnages principaux sont présents : Atiq Shaukat, le geôlier malade et réticent qui doit amener la prostituée pour qu'elle soit lapidée, et Mohsen Ramat, un ancien étudiant de l'université, aujourd'hui sans travail et pratiquement caché, qui déteste les talibans et évite normalement de tels spectacles. Mais aujourd'hui, Mohsen tombe sous le charme de la foule. Affaibli par des années d'oppression, par la déchéance physique et morale de la ville, par l'oisiveté et par la famine progressive de son âme, il ramasse trois pierres et les lance sur la femme sans défense.

« à la troisième tentative, il atteint la victime en pleine tête et voit, avec une insondable jubilation, une tache rouge éclore à l'endroit où il l'a touchée. Au bout d'une minute, ensanglantée et brisée, la suppliciée s'écroule et ne bouge plus. » (Khadra 16)

L'histoire part de l'impact spirituel et émotionnel de la mort de cette femme sur Atiq et Mohsen et leurs épouses, Musarrat et Zunaira. Une double dialectique s'ensuit : d'abord le conflit entre mari et femme pour les deux couples, puis l'agonie tragique des deux épouses, alors qu'elles s'efforcent de contrer l'impasse du régime taliban et le meurtre des femmes à Kaboul.

Musarrat, la femme du geôlier Atiq, est invalide, en phase terminale d'un cancer et bientôt morte de la maladie. Atiq déteste retourner dans sa maison dépouillée et funèbre, mais il le fait consciencieusement pour prendre

soin de Musarrat. Il déteste également se rendre à la prison, où il doit périodiquement s'occuper des femmes qui seront lapidées. Ainsi, sa vie professionnelle et sa vie privée se reflètent l'une dans l'autre, alors qu'il porte sans relâche le fardeau de la détresse et de la mort des femmes, à la maison par la maladie, au travail par le cancer du régime taliban. Atiq s'énerve contre sa femme et ils se disputent souvent. Atiq et Musarrat souffrent d'un dysfonctionnement chronique face à une maladie incurable, et Atiq est proche du désespoir face à son état désespéré. La condition de ses prisonnières est la même, et il ne peut les aider non plus. L'auteur présente leur situation sans issue comme un trou noir existentiel. La foi, les prières, les commodités religieuses habituelles, tout cela est inutile. La religion, même l'islam authentique, n'a pas de réponse à ce malaise. Même si elle en avait une, elle ne serait pas vivante dans le monde sec et desséché de Kaboul. En un sens, ce roman est une tragédie domestique. Les principaux dialogues sont ceux qui se déroulent entre l'homme et la femme dans l'intimité de leur foyer. La dynamique de la relation conjugale dans un foyer islamique est donc révélée à un moment de crise désespérée. Cette crise est toutefois beaucoup plus intense que l'ennui conjugal ou le motif de l'adultère de la littérature occidentale. Ces deux couples sont minés par l'oppression pure et simple malgré leur dévouement l'un envers l'autre, bien que nous découvriions que Musarrat et Atiq ont vécu pendant de nombreuses années dans un éloignement émotionnel et spirituel dû à leurs propres idiosyncrasies. Mohsen et Zunaira sont tout simplement épuisés par leur incapacité à être.

Mohsen et Zunaira sont un jeune couple, tous deux anciens étudiants à l'université et tous deux réprimés et empêchés de mener à bien leur carrière. Ils représentent l'espoir perdu de l'avenir, mais au moins ils sont encore ensemble ; ils se parlent en privé, ils font l'amour, ils gardent une distance furtive avec les Talibans ; ils vivent l'un avec et pour l'autre. Mais ce jour-là, Mohsen commet une deuxième erreur fatale : il révèle à Zunaira sa participation à la lapidation de la femme. Il faut comprendre cet aveu. Bien sûr, elle est expiatoire ; Mohsen ne peut vivre seul avec ce qu'il a fait, il doit donc partager son péché avec Zunaira, qui seule peut le pardonner. Mais ce qui effraie le plus Mohsen, c'est sa perte de soi, son abandon à l'obscurité de la foule commune, dirigée par le vieux mollah. Mohsen doit le dire à Zunaira pour retrouver son moi, son âme. Il n'a donc pas le choix, et nous ne pouvons pas lui reprocher d'être simplement imprudent ou moralisateur. Sa survie même en tant qu'être humain, en tant qu'homme de bonne foi et d'honneur, dépend de la réponse de Zunaira.

La réponse de Zunaira est le tournant du récit. On pourrait s'attendre à ce

qu'elle soit choquée par ce que Mohsen a fait, mais qu'elle lui pardonne, car que peut-il faire sans son pardon ? Mais Zunaira, horrifiée par ses aveux, refuse de lui pardonner. Elle se retire dans une sphère de conscience privée que Mohsen ne peut ni comprendre ni pénétrer. Au fil des jours, Mohsen devient désespéré. Un jour, alors qu'ils se promènent, ensemble en chair et en os mais éloignés en esprit, ils sont arrêtés par les talibans, qui obligent Zunaira à attendre sous le soleil de midi pendant que Mohsen assiste à un sermon de propagande dans une mosquée voisine. Zunaira, convaincue que son mari n'est plus un homme, prend sa décision finale. Elle enfle sa burqa, devenue le symbole du repli sur la psyché féminine, et refuse que Mohsen la voie. L'hirondelle bleue est maintenant dans les airs, éloignée, inaccessible, en quelque sorte en sécurité, car elle transforme la burqa méprisée, signe de péché et de non-être, en emblème de vertu inattaquable et immuable.

Mohsen sombre dans la quasi-folie. Sa folie rejoint celle d'autres hommes de Kaboul - les vétérans de la guerre de Russie, hypnotisés, qui se rassemblent dans la rue pour montrer leurs blessures et raconter leurs histoires de guerre fantastiques ; le vieux mollah Nazeesh qui menace constamment de s'enfuir de Kaboul ; l'impitoyable Abdul Jabbar Qassim qui organise les exécutions pour les Talibans, un homme sans cœur. Sans une source intérieure, une mesure de son âme, l'homme n'est qu'une bête, un tueur, incapable de résister au mal. Mohsen ne peut plus survivre en tant que témoin de sa propre déchéance, il ne peut plus s'occuper de lui-même ; il a besoin de Zunaira et il l'affronte violemment dans leur maison. Sa décision finale est judiciaire, un décret du fond de son cœur.

« Zunaira s'écarte du mur et se tient tout près de lui, avançant la tête de sorte que son nez effleure pratiquement son visage. Sa colère est si intense que son voile tremble devant sa respiration agitée. "Je ne veux plus jamais te voir, Mohsen Ramat !" » (Khadra 129)

Abattu et stupéfait par cette déclaration, plongé dans l'obscurité la plus totale, Mohsen pleure, frappe le mur du poing et tente vainement de faire valoir son privilège masculin : « Je t'interdis de dire ça ! Je te l'interdis ! » (Khadra 130). Mais Zunaira est inébranlable, imperméable à l'autorité masculine de Mohsen : « Je ne veux plus jamais te voir, Mohsen Ramat ! » répète-t-elle, martelant les mots, insistant sur chacun. » (Khadra 130).

Une troisième fois, elle prononce son décret, rappelant la tradition islamique selon laquelle un homme peut divorcer de sa femme en le disant trois fois. Armée d'une vertu authentique et d'une indignation divine,

Zunaira renverse complètement la priorité de l'homme et envoie Mohsen aux oubliettes. Lorsqu'il tente d'arracher sa burqa désormais triomphante, il trébuche, tombe, se brise le cou et meurt.

Le dénouement du roman est la suite de la tragédie de Mohsen et Zunaira. Dans un désert moral, un monde où toute autorité est mauvaise et où les formes de religion sont usurpées et détournées, le seul espoir réside dans les actes individuels d'amour et de miséricorde. Ces actes, collectivement, sont ce qui fait de cette histoire. Le rejet de Mohsen par Zunaira semble d'abord être une simple répulsion, la réponse féminine prévisible à l'atrocité masculine. Mais plus tard, lorsque Zunaira est amenée en prison, accusée du meurtre de son mari, elle dit à Atiq que Mohsen était un homme bon, même un homme « merveilleux », et qu'ils s'étaient profondément aimés (Khadra 155). Je ne pense pas que Zunaira se réfère simplement à leurs moments idylliques ; il est évident qu'elle veut dire qu'elle a aimé même le Mohsen qui a jeté la pierre, qui s'est longtemps effondré devant elle, et qui a pleuré, plaidé et lutté avec elle à la fin. Son refus de lui pardonner l'a obligé à être responsable de ce qu'il avait fait, à redevenir un homme. Cela signifiait qu'elle était prête à le sacrifier, à vivre sans lui, afin de le restaurer, même si cela pouvait le détruire. Tout homme, même un Mohsen, peut être subverti par une autorité maléfique, réduit à un prédateur dans la course de la meute. Zunaira condamne Mohsen à se défaire de son asservissement de loup ou à mourir en essayant. Mohsen meurt avant même d'avoir pu essayer, mais Zunaira le tient pour un véritable modèle de vertu. Son exil de Mohsen est un acte d'amour. Zunaira sait-elle que son rejet de Mohsen est un acte d'amour ? Je ne le pense pas. Je crois que son renoncement à lui est un acte totalement conscient, sans aucune conscience de ses origines inconscientes. Plus tard, elle regrette ce qu'elle a fait et se tient pour responsable de sa mort prématurée ; mais elle réagit alors à la mort, et non à l'homme qu'elle aimait et qui est maintenant perdu de la manière la plus terrible qui soit. Elle devait le faire ; elle le referait, en éternelle récurrence.

Le dernier acte de la tragédie appartient à Musarrat, la femme mourante d'Atiq. Lorsque Atiq partage son obsession pour Zunaira, faisant écho à la confession de Mohsen à sa femme concernant l'incident de la lapidation, on pourrait s'attendre à ce que Musarrat ressente du dégoût ou de la jalousie. Son mari, frappé par la beauté de Zunaira, veut la sauver, la garder dans son cœur, peut-être même l'épouser. Il est convaincu de son innocence ; il ne peut ni dormir ni manger, il ne peut ni penser ni parler d'autre chose. Mais une fois encore, nous sommes surpris par la réaction de l'épouse. Musarrat dit à Atiq qu'elle est ravie de son ardeur pour

Zunaira, qu'il doit la sauver, et qu'elle est délivrée du désespoir par l'éveil de son cœur.

Il n'y a qu'un petit saut d'imagination jusqu'à la solution que proposera Musarrat : elle prendra la place de Zunaira dans la prison et ira à la mort à sa place. Le fait-elle pour Atiq, comme un ultime devoir conjugal, ou pour Zunaira, comme une femme pour une autre, préservant la vie saine aux dépens de la mourante ? Peut-être est-ce pour les deux, et pour elle-même aussi, puisque sa souffrance est extrême. Encore une fois, c'est l'épouse dont l'acte d'amour fatal rachète le temps.

Malgré les dons rédempteurs de Zunaira et Musarrat, la fin de l'histoire est tout sauf heureuse. Zunaira tente de refuser le don de miséricorde de Musarrat. Elle ne voit aucun espoir et préférerait être exécutée elle-même. Quand Atiq lui dit : « Je ne les laisserai pas te tuer », elle répond : « Nous avons déjà été tués, tous. C'est arrivé il y a si longtemps, nous l'avons oublié » (Khadra 164). Mais Musarrat détient la dernière carte, et elle la joue habilement. Abdul Jabbar et ses gardes ne font jamais la différence, car la burqa dissimule l'identité de Musarrat. La burqa, d'abord marque de péché, puis insigne d'honneur, évoque finalement le mystère de l'identité féminine, l'âme secrète des femmes, l'Éternel Féminin que les hommes désirent mais ne peuvent jamais posséder. Musarrat meurt rapidement, d'une balle dans le cerveau, sous le regard horrifié d'Atiq. Zunaira disparaît dans la foule, libérée à la vie dans la mort, privée de tout, sauf de ses souvenirs de Mohsen et de sa terrible conscience de ne pas être - quatrième et dernière signification de la burqa. Atiq parcourt les rues en démente, sauvagement, à la recherche de Zunaira, arrachant les burqas de toutes les femmes qu'il voit.

Atiq et Mohsen meurent pathétiquement. Ce sont des hommes creux, ils échouent. Les figures tragiques de ce conte sont Zunaira et Musarrat. Elles disparaissent pour ne jamais être retrouvées, connues, violées, analysées, exposées. Elles s'envolent, les hirondelles de Kaboul, dans leur habit sacré, la burqa, à couvert, « aussi insondables que les secrets de la nuit » (Khadra 195).

Aujourd'hui, les talibans ne règnent plus sur Kaboul, mais ils ne sont pas loin. Il n'y a pas eu de changement radical en Afghanistan, seulement une modification, probablement temporaire, de l'équilibre des pouvoirs, l'Amérique entrant dans le pays avec des forces militaires, une aide économique, une rhétorique démocratique et des rêves de gloire liés aux oléoducs. Kaboul, comme la Rome fumante de Yossarian, sera reconstruite,

mais tout le matérialisme héroïque de la modernité ne peut effacer la tragédie de l'histoire, ni l'empêcher de se reproduire, portée comme elle l'est par les rythmes de marée de l'oppression humaine, de la cupidité et du mal. C'est peut-être pour cela que Mohammed Moulessehoul, officier militaire algérien à la retraite, a choisi d'écrire ce livre sous le nom de plume d'une femme, Yasmina Khadra, dans l'espoir d'un monde qui ne soit pas condamné par les folies et les vanités des hommes, un monde racheté par son anima, par l'ascension gracieuse de ses hirondelles.

Works Cited:

Blanc, Guillaume. "Les Hirondelles De Kaboul." *Accueil : Les Tribulations D'un (Ex) Astronome*, 15 Mar. 2007, gblanc.fr/spip.php?article207&lang=fr.

Khadra, Yasmina. *Les Hirondelles De Kaboul*. Pocket, 2019.

Person. "The Swallows of Kabul." *The Age*, The Age, 3 July 2004, www.theage.com.au/entertainment/books/the-swallows-of-kabul-20040703-gdy5dv.html.

View of NARRATIVE MODES IN THE NOVELS OF YASMINA-KHADRA, www.archives.palarch.nl/index.php/jae/article/view/3593/3574.